

# **Abyme**



avec illustrations

**Jacques Henri Prévost**



## Autres publications de l'auteur

### *Les livres*

**Le Ciel, la Vie, le Feu**  
**Le Pèlerin d'éternité**  
**(L'Univers et le Zoran**  
**L'Argile et l'Âme**  
**Lentement vers la**  
**Lumière**  
**Bien nombreux les**  
**Chemins**  
**Et chaque Amour, enfin**  
**Prolo Sapiens - L'Acierie**  
 en Images  
**14 lais bretons de Marie de**  
**France - (bilingue)**  
**Souffles d'Âmes**  
 (illustré )  
**Le Sourire malicieux de**  
**l'Univers**  
**Mon Cancer et Moi**  
**La conférence des Oiseaux**  
 (traduction restructurée)  
**Les Hérésies de Liberté**  
**VG - 250 recettes gour-**  
**mandes**  
**VG - 300 nouvelles**  
**recettes**

### *Les contes pour petits et grands*

**Le Chant de la Perle**  
 (illustré)  
**La conférence des Oiseaux**  
 (illustré)  
**La petite fille qui n'aimait**  
**pas son nom**  
**Thomas et le Houx de Noël**  
**Petits contes pour grandes**  
**personnes**  
**L'homme qui ne jouait**  
**pas**  
**Le paysan et le trésor**  
**La fillette et les deux**  
**paniers**  
**La conférence des Oiseaux**  
 (version texte)  
**Azikiwe mon fils !**  
 (illustré)  
**La princesse Aurore**  
**Le secret des petits oiseaux**  
**de Noël**  
**Le Royaume oublié**



# **Abyme**



**L'opale en face de lune**

## **Abyme**

**Il faut d'abord que je vous parle un peu de Gaston Delarivière, l'individu qui est à l'origine de toute cette histoire. C'était un personnage assez ordinaire à première vue. Né au début du siècle dernier, il fit un peu parler de lui entre les deux guerres. Dans la période qui nous intéresse, lorsqu'il était en activité vers la fin des années vingt, il habitait à Paris un tout petit logement en haut d'un grand immeuble, vers Grenelle, rue Frémicourt, une longue rue qui se situe entre le 7<sup>e</sup> et le 15<sup>e</sup> arrondissement, et il y vivait apparemment seul.**



**Gaston Delarivière**

**Il se disait journaliste car il publiait régulièrement quelques chroniques politiques, et surtout polémiques, dans une époque qui n'en manquait guère. Aussi passait-il le plus clair de son temps dans les tribunes du Palais Bourbon ou de celui du Luxembourg, assez proches de son logement. Il assistait assidûment aux séances de l'Assemblée Nationale ou du Sénat, guettant les écarts verbaux des élus qui fournissaient la matière des critiques cinglantes que publiait régulièrement les « Echos de Paris », journal un peu réactionnaire qui diffusait ses écrits et les payait chichement.**

**Delarivière, qui signait G. de Larivière, était donc à la fois redouté et méprisé par ses cibles qui l'appelaient entre elles, « le petit teigneux » ou pire encore. L'homme n'était pourtant pas bien grand. Assez maigre, il était toujours sombrement vêtu. Coiffé d'un chapeau melon passé de mode, il portait fièrement une grosse moustache agressive. Il se séparait rarement de sa canne, estimant qu'elle marquait clairement son statut social. Il avait un caractère affreux, irascible et intolérant, et il était particulièrement hargneux avec ceux qu'il avait égratignés et qui le lui reprochaient.**

**Gaston écrivait en général le soir dans un petit café voisin assez crasseux, dans lequel il réservait une petite table au fond de la salle. Il y passait pas mal de temps chaque jour, crayonnant ses écrits sur des feuilles éparses. Il y buvait de nombreuses tasses d'un café infâme servi par le même garçon servile qu'il feignait chaque jour de ne pas reconnaître. Et c'est en sortant de ce café, qu'il heurta un jour un quidam qui passait sur le trottoir. Cet incident, éminemment banal, constitue cependant l'épisode fondateur de l'étonnante aventure que je m'efforce de conter.**



**L'homme au visage de lune**

**Souvenez-vous que Delarivière était coléreux et particulièrement vindicatif. Dans la bousculade, il lâcha ses papiers qui tombèrent au sol. Il était fautif, car il avait franchi rapidement la porte sans regarder. Mais il apostropha vertement l'autre personne, jusqu'à la menacer de sa canne qu'il brandit agressivement. L'autre fit front. D'évidence, il connaissait son homme.**

**« Delarivière, dit-il,  
Tu regretteras ta violence !**

**De ce jour, vois-tu :  
Où tu iras, j'irai !  
Où tu te cacheras, je te trouverai,  
Et un jour,  
Gaston !  
Je te tuerai ! »**

**Et sur ces paroles, il entrouvrit sa cape brune en montrant du doigt un antique pistolet passé dans sa ceinture. C'était fort excessif pour une canne juste levée.**

**L'homme assez grand avait une face ronde et plissée que Gaston Delarivière n'oublia jamais. Sous sa cape, il portait un maillot sombre sur lequel se détachait un objet pendu à son cou par une chaînette : Une petite opale blanche taillée en visage de lune, sertie dans un croissant d'or. De ce jour, le comportement de Gaston de Larivière changea énormément. Il croyait voir partout la silhouette de l'homme et ne fréquenta plus autant les assemblées, Il cessa d'écrire. Il n'osait plus sortir le soir et tenta de changer de café. Et puis, un jour, on ne le vit plus du tout. Il avait apparemment disparu.**

**Après sa disparition, son propriétaire ne trouva dans sa chambre que quelques effets personnels usés et des petits cahiers d'écolier dans lesquels il notait journallement les émoluments reçus du journal. Il y avait aussi plusieurs caisses de carton contenant les brouillons de ses chroniques, et on y trouva aussi des récits de ses rencontres avec l'homme à la face de lune avec le détail des menaces proférées par celui-ci. La police ouvrit alors une courte enquête qui ne donna aucun résultat. Personne ne semblait connaître ce mystérieux et sinistre personnage. On supposa alors que Lari-vière, bien trop effrayé, avait décidé de quitter la ville. Puis tout s'enfonça dans l'oubli.**



**Arthur Bousquet**

**Je vais maintenant vous parler d'Arnaud Bousquet. Né trente ans après Gaston, lui aussi écrivait pour un journal. Arnaud ne publiait qu'une fois par semaine, mais cela l'occupait longuement chaque jour. Il était feuilletoniste. Ce n'était pas un métier facile, car cela voulait dire qu'il devait produire régulièrement la matière cohérente, suivie et suffisante pour remplir la demi page de journal exigée par son employeur. On ne sait comment Arnaud Bousquet s'était procuré les cartons des mémoires de Larivière. Pour lui, c'était une véritable aubaine car il y découvrit le récit des diverses rencontres avec l'homme au visage de lune et des effrayantes menaces.**

**Arnaud ressuscita alors Gaston et en fit grand profit. Cela mettait un peu de mystère et de noirceur dans la monotonie de ce qu'il écrivait pour les abonnés de « la Revue des Familles ». Cet hebdomadaire fondé juste après la guerre de 40, publiait des recettes de cuisine, des modèles de tricot, des patrons de couture et des conseils de bricolage. Pour fidéliser ses lecteurs, la revue complétait cela par un feuilleton qui se devait d'être assez prenant pour en fidéliser l'achat. Le développement de la radio, et l'apparition des feuilletons radiodiffusés comme celui de la « Famille Duraton » devait sonner la mort de ce type d'imprimés.**

**Du temps où travaillait Arnaud, cela marchait encore très bien. Il suffisait que les rédacteurs soient compétents, avec des feuilletons aux histoires attachantes. Cependant, Arnaud Bousquet se rendit rapidement compte que les rencontres trop exclusivement parisiennes de Larivière et de l'homme au visage de lune, ne suffiraient bientôt plus à contenter ses lecteurs. Il devait absolument trouver autre chose et élargir ses sujets. En effet, il lui fallait produire encore plus de texte pour meubler davantage de colonnes allouées. Il décida alors que Gaston allait voyager, lui et son vieil ennemi, à la face de lune.**

**Semaine après semaine, même avec l'appoint des graves menaces et des sombres manœuvres de l'homme au visage de lune, cela équivalait dans l'année, à produire un très gros livre pour parler du très petit homme qu'était en réalité le chroniqueur teigneux dont il contait l'aventure. Bousquet décida donc de le faire monter en importance et d'en faire un reporter voire un grand reporter couvrant tous les éléments marquant dans la France entière. Bien évidemment Arnaud Bousquet, résidant du côté de la Porte Maillot, ne voyageait guère et ne connaissait rien des lieux où il allait envoyer Gaston Delarivière.**

**Il y avait près de chez lui une agence de voyage dont les dépliants pouvaient fournir les informations nécessaires. Son imagination ferait le reste. Il imagina de faire couvrir par son « grand reporter » tous les évènements liés à l'histoire récente. En brochant largement, cela lui donnait de quoi abonder ses colonnes. Et quand l'intérêt faiblissait, il ajoutait une rencontre alarmante avec l'homme au visage de lune. Sous la plume d'Arnaud, Gaston Delarivière parcourut donc la France, de Lyon à Marseille, Toulouse ou Bordeaux. Puis, avec d'autres dépliants, Rouen, Orléans, Nancy, Lille ou Amiens, avec une préférence pour la Riviera dont les pages étaient en couleurs.**



**La Riviera**

**Arnaud s'attarda davantage sur cette Riviera, et décida un jour d'envoyer Gaston au Carnaval de Nice, une fête de Mi-carême traditionnelle et extraordinaire, imitée des réjouissances de Venise. Nice était alors en voie de devenir une capitale de villégiature hivernale avec son cortège carnavalesque remontant au Moyen Âge. Il était si célèbre qu'il avait même défilé à Paris en 1912, et c'est à même cette occasion qu'avait été inventé le lancé de confettis, (en plâtre à l'origine). La relation des festivités, la description des nombreux chars des cortèges, et l'évocation des personnalités présentes allaient fournir de quoi bien satisfaire la curiosité des abonnés.**

L'article eut un grand succès et les lettres de lecteurs affluèrent au point qu'Arnaud décida de le renouveler. Il tenta de le faire en envoyant Gaston, vers « la grande bataille des fleurs » de Vintimille. ». Située tout près de Nice, la ville n'est pas en France ; « **Ventimiglia** » est italienne. Elle connaît aussi en été un carnaval traditionnel connu sous l'appellation de « Grande bataille de fleurs de Vintimille », Mais il s'agit surtout d'un grand défilé de chars fleuris et de groupes de musiciens mettant en compétition les différents quartiers de la ville. Belle occasion d'un grand article qu'Arnaud peaufina. Comme d'habitude, il le clôtura en le signant et en annonçant la suite pour la semaine suivante.

**Et, le samedi matin, il ouvrit la revue pour voir comment se présentait sa composition imprimée. Et il reçut un choc ; pas de signature ni d'annonce de suite mais, à la fin de l'article, il y avait un petit texte en italien qui ressemblait à un poème et qui disait :**

**« Te l'ho detto,  
Gaston !  
Dove andrai, io andrò !  
Dove ti nascondi, ti troverò !  
E un giorno  
Gaston !  
Ti ucciderò !».**

**Arnaud crut d'abord à une mauvaise plaisanterie de ses compagnons de travail, et il trouva un maçon italien qui traduisit le texte. En français, cela signifiait ceci :**

**« Je te l'ai dit,  
Gaston !  
Où tu iras, j'irai !  
Où tu te cacheras, je te trouverai !  
Et un jour  
Gaston !  
Je te tuerai ! »**

**Sur le moment, Arnaud ne comprit absolument pas ce qui arrivait. Mais les lettres affluant, il fit publier un mot d'excuse en arguant d'une erreur d'impression. Les choses étant ce qu'elles étaient, il se tint tranquille pendant quelques temps. Puis, l'intérêt du récit fléchissant, Arnaud, à la recherche de sensationnel, renvoya son reporter en mission. Cette fois, c'est en juillet en Espagne, à Pampelune, la capitale de la Navarre espagnole, que se retrouva Gaston. Il était chargé de couvrir les fêtes de saint Firmin, le patron martyr de toute la Navarre, enterré à Amiens où Arnaud avait découvert son histoire. Il s'agit de célébrations très réputées qui durent neuf jours et sont considérées comme l'une des festivités les plus importantes dans le Monde.**



**Vue de Pampelune**

**La fête commence là bas par un défilé de chars fleuris. Les habitants, vêtus de blanc, portent un foulard rouge. Ils dansent « la Riau-Riau » dans les rues. La procession des Gigantes suit ; huit rois géants et leurs reines, six effrayants Kilkis et cinq Cabezudos à grosses têtes. Il y a aussi des corridas, dont les taureaux sont mangés. L'action la plus courue est l'effrayante Enciero : Des taureaux sont lâchés dans la ville et cette course fait souvent des blessés. Le « Povre de mi », clôture les fêtes, une célébration nocturne éclairée par des bougies. Les participants retirent leurs foulards rouges à minuit en chantant : « Povre, povre de mí, ya se han acabado las Fiestas de San Fermín ». « Pauvre, pauvre de moi, les fêtes de saint Firmin sont finies ».**



**La procession des Gigantes**

**Il y avait là matière à un reportage exceptionnel, et Arnaud en fut bien conscient. Les fêtes durant neuf jours, il fit rebondir son récit et tira du sujet deux semaines complètes de feuilleton. Et comme d'habitude, le samedi, il ouvrit la revue pour contrôler la composition. Et il reçut un nouveau choc ; pas de signature ni d'annonce de fin d'article, mais un petit poème en espagnol qui disait**

**« Te lo he dicho,  
Gaston !  
A dónde irás, yo iré !  
A dónde escondas, te encontraré !  
Y un día  
Gaston !  
Te mataré ! ».**

**Cette fois, Arnaud n'eut pas besoin de traducteur. Il perçut le sens au premier regard. C'était un nouvel avertissement de l'homme au visage de lune. Fort effrayé, Arnaud quitta alors rapidement son emploi et abandonna le journalisme. Le tirage de la Revue des Familles s'effondra ensuite rapidement ; les « Duraton » l'avaient tuée. L'aventure de Gaston Delarivière et celle de l'homme à la face de lune sombrèrent donc encore une fois dans le cimetière des archives d'un journal disparu. Qu'à cela ne tienne, une femme va l'en sortir : Une romanesque et ambitieuse *auteure*, moderne et féministe, la novaliste Carla Adriana Martinez.**

**Carla Martinez est de notre époque. Elle est dynamique et vit en 2020. Elle travaille dans une agence immobilière, en province, à Beauvais. L'immobilier connaît bien des temps morts, surtout quand les gens n'ont pas beaucoup d'argent. Dans les agences, on s'ennuie alors beaucoup derrière les bureaux, en attendant les clients. Carla, qui y perdait bien du temps, imagina alors d'écrire pour tenter de se faire connaître dans le monde de la plume. Mais, commencer par un roman lui semblait trop difficile, et elle se tourna assez logiquement vers la nouvelle, une forme plus courte et plus dynamique d'expression.**



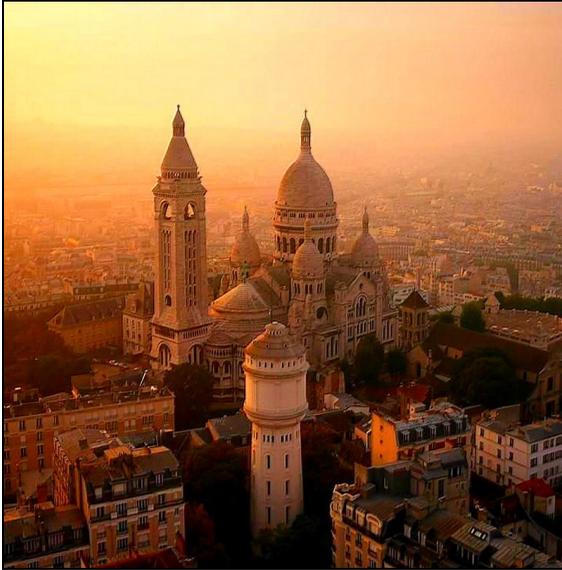
**Carla Martinez**

**Elle ne se séparait guère de son ordinateur portable, et se lança dans la recherche. Elle dénicha rapidement des petits concours d'écriture ouverts aux débutants et décida d'y tenter sa chance. C'est en cherchant un sujet dans les archives de la bibliothèque de la ville qu'elle découvrit de vieux journaux dont la fameuse « Revue des Familles » avec les feuilletons d'Arnaud Bousquet. Les pérégrinations de Gaston Delarivière et de l'homme au visage de lune retinrent son attention et elle décida d'en faire son premier sujet. Mais elle voulut d'abord faire subir au fameux Gaston une extraordinaire cure de jouvence.**



**Hugo de Lestrivières**

**Sous sa plume juvénile, celui qui signait G. de Larivière, s’anoblit et devint Hugo de Lestrivière, du nom d’une grande famille dotée d’une vraie particule. Hugo voyageait beaucoup, surtout par le train car il habitait Paris dans les Années Folles vers 1920. Il était jeune et beau, brillant et riche, vivant de sa fortune bien plus que de son travail. Lui aussi était journaliste mais indépendant. Ne dépendant de personne, il pouvait proposer ses articles à qui les voulait. Comme il était déjà très riche, il était fort bien payé. Très introduit dans les milieux en vogue dans toute l’Europe, après les grands bouleversements de l’époque, il ne manquait guère de sujet.**



**Le Sacré Cœur de Montmartre**

**Quand il revenait à Paris, Hugo habitait un immeuble de famille, en haut de la Butte Montmartre, tout près du Sacré Cœur dont la construction s'achevait. De la terrasse de son appartement, il découvrait toute la ville, la Tour Eiffel, toute nouvelle dans le champ de vue, et jusqu'à la grande boucle de la Seine, très loin vers Billancourt. Toute moderne et féministe qu'elle était, Carla perçut tout de suite qu'un tel prince charmant ne pouvait rester seul, et elle se donna la tâche de lui trouver bien vite une brillante compagne, compatible en qualité. La romantique, Carla imagina alors une très jolie jeune femme fort en vue, la chanteuse Tina Bertisha.**



**Valentina Bastisha**

**D'origine hongroise, et de bonne compagnie, la jeune femme s'appelait de son nom civil Némethné Szerényi Szeréna, mais, dans la bonne société, elle était surtout connue par son nom d'artiste de consonance serbe, « Valentina Bertisha ». D'ailleurs, on l'appelait couramment Tina Bertisha, (Tina pour les seuls intimes). On ne sait pas comment s'appelaient ses parents, car les règles hongroises de transmission du nom sont tellement complexes que seul un Hongrois de Hongrie peut imaginer comment s'appellera son fils. C'est pareil pour la langue, assez difficile ; il n'y a guère, dans le Monde, que les Hongrois qui comprennent bien le hongrois.**

**Tina était une jeune femme absolument charmante, et Hugo en était à la fois très fier et très amoureux. Ils avaient fait connaissance dans une des multiples soirées qu'ils fréquentaient tous les deux pour des raisons fort différentes. Au début de leur relation, Tina chantait déjà souvent, et avec beaucoup de talent, dans les salons de la bonne société, les milieux chics, ou dans les beaux mariages. Elle n'avait pas encore tout l'éclat social qu'allait lui apporter sa rencontre avec Hugo et ses prestations ne lui rapportaient que des cachets assez raisonnables dont elle vivait d'ailleurs fort sagement.**

**Mais Hugo, qui savait toute la valeur de la mise en scène du succès, fit de leur rencontre un tel événement mondain que le destin de Tina en fut radicalement changé. Poussés par le talent de Carla Martinez et la liberté de son clavier, les deux amants devinrent rapidement les deux incontournables célébrités des soirées mondaines européennes dans les grands endroits des « Années Folles ». Les cachets de Tina s’envolèrent et elle se mit alors à gagner beaucoup d’argent en reprenant les succès parisiens de Joséphine Bakker ou des nouveaux airs de Charleston.**



**Le vilain personnage**

**C'est alors qu'un soir, à Vienne en Autriche, sortant tardivement d'un grand café festif, Hugo fit une fort étrange rencontre. Face à lui sur le trottoir, appuyé sur un réverbère, un individu bizarre l'attendait. C'était un homme assez grand avec une face ronde et plissée qu'Hugo ne put jamais oublier. Il entrouvrit théâtralement sa longue cape brune, découvrant un maillot sombre sur lequel se détachait un petit objet brillant pendu à son cou par une chaînette dorée : Une petite opale blanche et ronde taillée en visage de lune, sertie dans un petit croissant d'or. Et il montra du doigt un antique pistolet passé dans sa ceinture.**

**L'homme l'interpella d'emblée, fort brutalement  
en allemand :**

**« Ich habe dir gesagt,  
Gaston .  
Wohin du gehst, werde ich gehen !  
Wo du dich versteckst, werde ich dich finden !  
Und eines Tages,  
Gaston !  
Ich werde dich töten ! ».**

**L'allemand est une langue rude qui ne s'adoucit  
guère que pour parler d'amour. « *Ich liebe dich* »,  
ces mots charment toujours les oreilles qui l'at-  
tendent.**

**Ce n'était évidemment pas l'intention qui s'exprimait ici. Hugo de Lestrivière parlait assez bien l'allemand pour apprécier la menace, mais il ne comprenait pas pourquoi il avait été appelé Gaston. De ce jour, cependant, son comportement s'altéra. Il voyait partout l'homme à la cape brune, et c'était parfois vrai. Il fréquenta moins les lieux publics et rentra plus tôt le soir. Le public s'en étonnait et Tina s'inquiétait. Hugo se décida enfin à l'informer des faits. Tina, instruite depuis l'enfance des légendes de Transylvanie en son Royaume de Hongrie, avait parfois rêvé de l'horrible vampire Dracula dans son château comtal de Bran.**

**Elle frémit donc au récit d'Hugo. Elle crut immédiatement à la réalité de l'homme au visage de lune, et, dans les jours suivant, c'est ensemble que les deux amants s'attachèrent à repérer la longue cape brune. Ils la virent bien souvent, au coin d'une rue ou dans une sombre ruelle, où dans les recoins d'un théâtre, en Autriche ou en Italie, en Hongrie ou ailleurs. Hugo tenta bien de demander une protection aux ambassadeurs de France. Mais les policiers ne voyaient personne, cela même lorsque Hugo ou Tina désignaient du doigt la présence du sombre personnage. C'est alors que ceux-ci décidèrent de se protéger et d'user d'un code pour se prévenir d'un éventuel danger.**

**Tina qui parlait plusieurs langues n'utilisait le hongrois que très rarement. Elle en avait cependant commencé à en inculquer les rudiments à Hugo qui en connaissait maintenant assez pour communiquer intimement avec elle ; une sorte de langage d'amoureux, secret et privé en quelque sorte. Enfin, c'est à ce point de l'histoire qu'elle et Hugo décidèrent ensemble d'essayer de se défendre. Puisque l'homme avait un vieux pistolet, Hugo s'en procura également un, plus gros encore, et ils convinrent alors qu'ils n'utiliseraient plus le hongrois qu'en cas exclusif de danger pour informer l'autre de l'urgence de la situation.**



**Paris et la tour Eiffel**

**Le temps passait et il leur semblait que l'homme au visage de lune leur apparaissait de plus en plus souvent. Un soir à Paris, Hugo crut même le voir au pied de son immeuble, à Montmartre. Tout ému et extrêmement inquiet, il monta précipitamment pour alerter Tina. Tout paraissait tranquille. Ils regardèrent partout, tant à l'intérieur et qu'à l'extérieur par la large porte-fenêtre ouverte sur le balcon. Puis, ensemble, ils se rassurèrent, pensant s'être effrayés pour rien, comme si souvent. Néanmoins et à tout hasard, Hugo déposa avec précaution le gros pistolet déjà armé sous un coussin du somptueux divan.**

Rassurée, Tina s'y lova langoureusement dans la lumière rougeoyante du soleil qui se couchait sur les toits de Paris, et elle demanda à Hugo de bien vouloir préparer du thé. Hugo s'en fut donc à la cuisine pour préparer le breuvage. En revenant dans le salon, il vit l'homme sur le balcon. Á travers les larges vitrages, sa longue silhouette sombre se découpait tellement dans la lumière du ciel que de l'intérieur, on ne voyait que lui. Par contre, à l'extérieur, les vitres reflétaient le soleil comme un miroir et les rideaux ne laissaient rien passer. Hugo voyait donc parfaitement l'intrus qui ne pouvait soupçonner sa présence.

L'homme avait son long pistolet en main, et il avançait très prudemment, à tout petits pas. Dans un instant il allait atteindre la baie largement ouverte. Devant celle-ci, Hugo voyait Tina si confiante et bien à l'aise sur le divan. Elle attendait son thé et n'avait en rien conscience du mortel danger. Hugo faillit en lâcher sa théière. Son cœur battait à se rompre, et il fit un tout petit geste pour tenter d'attirer l'attention de Tina qui tourna enfin tendrement la tête vers lui. Alors, il lui dit calmement en hongrois, d'une voix qu'il s'efforçait de rendre neutre mais qui tremblait quand même un peu à la fin.

**Hélas, vous ne comprendrez pas ces paroles, belles et tragiques, fort émouvantes en ce dramatique instant.**

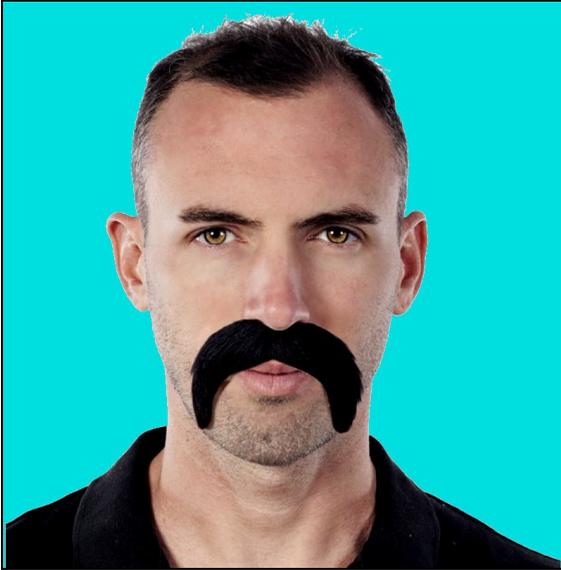
**« Tina drágám!  
A pisztoly. Tina!  
A párna alatt.  
Látom az embert, Tina!  
Itt az erkélyen.  
Ne várj, Tina !  
Öld meg azonnal.  
Öld meg az embert, Tina !  
Gyorsan, Azonnal !  
Amint, Meglátja.  
Mentsd meg életét, Tina !  
Tina,  
Szerelmem ! ».**

**Traduites en français, les très alarmantes paroles,  
alors prononcées par Hugo, signifiaient à peu près  
ceci :**

**« Tina chérie !  
Le pistolet. Tina !  
Sous le coussin.  
Je vois l'homme, Tina !  
Ici, sur le balcon.  
N'attend pas, Tina !  
Tue le tout de suite.  
Tue l'homme, Tina !  
Vite, Tout de suite !  
Dès que tu le vois.  
Sauve ta vie, Tina !  
Tina,  
Mon amour ! ».**

**Et Hugo vit Tina se pencher rapidement pour s'emparer de l'arme. Sur le balcon, l'homme s'était arrêté un instant pour écouter. Il sembla hésiter pendant deux ou trois secondes. Lui non plus, probablement, ne comprenait pas bien le hongrois et s'interrogeait. Puis il perçut l'insolite, pressentit le piège et bondit soudain. Deux détonations claquèrent presque en même temps. Affolé, Hugo se précipita dans la pièce. Il vit d'abord Tina indemne. Elle avait bien tiré la première et retomba sur le divan, rejetée en arrière par le recul de l'arme. Il vit aussi l'homme au visage de lune reculer d'un pas sur le balcon.**

**Il en heurta le garde corps, et bascula d'un coup par dessus la rambarde, pistolet en main, et sans même un cri. Son corps s'écrasa ensuite sur le sol vingt mètres plus bas, avec un bruit sourd. Un peu de plâtre tomba sur la table basse, salissant la nappe et les tasses qui attendaient toujours le thé. Tirée en hâte et au hasard, la balle du tueur n'avait touché personne et s'était perdue au plafond, tandis que celle de Tina avait fait mouche. Le cauchemar avait enfin pris fin. L'homme au visage de lune n'était plus. Les deux amants s'étreignirent fougueusement en échangeant de longs baisers.**



**l'homme au pistolet**

**Puis la curiosité l'emporta. Ils se penchèrent sur le balcon pour voir mais il n'y avait en bas nul cadavre. Ils se regardèrent avec stupéfaction. Surprise ! Ils s'effaçaient peu à peu et soudain ils disparurent tous deux. Parfaitement satisfaite, la romancière avait terminé son travail. Elle avait soupiré d'aise en enregistrant ses fichiers. Puis elle avait fermé son ordinateur. L'assassin mort et les héros saufs, la nouvelle de Carla Martinez s'achevait en beauté sur un cadavre et un baiser d'amour. Elle se versa alors un verre d'eau gazeuse. Elle n'en prit qu'une gorgée, se leva, s'étira un peu et posa ses lunettes sur son bureau.**

**Avant de descendre pour le dîner, elle voulut profiter un instant du merveilleux coucher de soleil sur les toits parisiens et s'avança sur la terrasse. Un éclat brillant sur le sol attira son regard. Elle voyait mal sans ses lunettes et fut obligée de se pencher un peu. Et elle faillit à l'instant s'évanouir d'émotion. Il y avait à terre, un petit pendentif avec une chaîne d'or brisée ; un bijou brillant qui portait une belle opale taillée en forme de visage de lune, sertie dans un petit croissant d'or. C'était le bijou de l'infâme assassin intemporel, le fameux pendentif de l'homme au visage de Lune.**

**« Cette histoire est incroyable, direz-vous ! ». Rien n'est réel, en effet, dans cette mise en abyme d'écrivains décrivant des écrivains qui content des histoires d'écrivains. Tout est imaginaire, même ce pendentif à face de lune qui a été dessiné spécialement pour illustrer l'ouvrage. Tous les personnages sont fictifs : L'irascible Gaston, sa moustache, sa canne, son chapeau, et ses chroniques. Le doux Arnaud, aussi, si inventif. Enfin, la romanesque auteure Carla Adriana Martinez et ses deux célébrités Hugo de la Villandière, l'élégant gandin, et sa jolie compagne Tina, la populaire chanteuse à succès Valentina Bertisha, comme aussi, bien sûr, toute l'aventure contée dans ces pages.**

**Les personnages de fiction vivent un petit peu de la plume de l'auteur, mais bien plus encore du regard du lecteur. Ils disparaissent dès que l'on tourne la page, et retournent au néant quand le livre ou l'ordinateur se ferment. Même le grand méchant, symbole de la haine aveugle qui dresse parfois sans raison des gens ordinaires les uns contre les autres, l'homme au visage de lune, cet assassin mystérieux qui défia le temps et l'espace pour venger une offense dérisoire n'a jamais existé, pas plus que l'acte d'amour qui a terminé son histoire. Son cadavre n'ayant été décrit, il n'y avait rien au bas de l'immeuble.**

**Avec ses outils mentaux, l'Homme modèle l'astral de la Terre bien plus facilement qu'il n'en modèle la matière avec ses outils de métal. Ainsi, l'écrivain fait-il apparaître son décor au fil des pages. Ce sont, conjointement, la plume de l'auteur et le regard du lecteur qui font passer les êtres fictifs de l'imaginaire à un éphémère semblant d'existence. Le livre constituerait-il une frontière entre les deux mondes. ?**

**Pourtant, l'on dit aussi que c'est le livre qui s'écrit souvent lui même avec la main de l'auteur ! Alors, le livre est-il complice ?**

**Peut-on imaginer que la frontière puisse être franchie dans l'autre sens ?**

**Et que l'imaginaire astral puisse parfois être le Maître ?**

**Impossible, pensez-vous ? Voyons cela !**



**Le médaillon lunaire**

Quand j'ai fini d'écrire, j'imprime le texte sur du vrai papier et le montre à ma femme pour avoir son avis. Cette fois, sa réaction a été étonnante« J'ai, dit-elle, là haut, un bijou qui me vient de ma grand mère, et que je ne porte jamais car il ne me plait vraiment pas ! ». Elle alla quérir l'objet et le déposa sur la table.

Maintenant, croyez-moi si vous pouvez :

C'était une petite opale taillée en visage de lune, une pierre translucide sertie dans un petit croissant d'or. Là, devant mes yeux incrédules, elle avait déposé le petit bijou de l'infâme assassin intemporel. C'était, n'en doutez pas, le pendentif de l'Homme au visage de Lune.

Et là, devant moi, à l'instant même,  
il sortait de l'abyme !

*Il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre, Ho-  
ratio,  
Que n'en peut rêver toute votre philosophie.  
(William Shakespeare)*

© Jacques Henri Prévost – 2020

**MANUSCRIT ORIGINAL**

**Édité par l'auteur**

**ISBN 978-2-490846-XX-X**

**Achevé d'imprimer en mars 2021  
par TheBookEdition.com à Lille (Nord)**

**Imprimé en France**